POURAMA POURAMA

GURSHAD SHAHEMAN

EXTRAITS DE PRESSE

LES BANCS PUBLICS

«Pourama pourama», les hommes qui passent

[Accueil] / [Culture] / [Théâtre]

Photo: Anne-Sophie Popon La pièce est faite d'une suite de trois solos autobiographiques totalisant 4 h 30.

Christian Saint-Pierre
Collaborateur

Né en Iran, habitant en France depuis l'âge de 12 ans, Gurshad Shaheman adopte le témoignage sans ambages. Avec Pourama pourama, un programme de 4 h 30 réunissant trois solos, une somme franchement autobiographique, mais jamais narcissique, l'auteur, metteur en scène et comédien ose exposer son réel, épouser l'intime jusqu'à l'extimité, exprimer haut et fort un besoin de consolation qui semble, comme l'écrit le Suédois Stig Dagerman, impossible à rassasier.

Du père impérieux aux amants plus ou moins tarifés, sans oublier l'homme aux gestes irréparables, celui qui apparaît dans des scènes déterminantes où s'entrelacent l'émerveillement et les sévices, le ravissement et la trahison, Gurshad Shaheman fait le récit poignant de son éveil à la sensualité, un chemin parsemé d'embûches où, bien souvent, le désir soumet, la sexualité déçoit et l'amour blesse. Alors que les hommes passent, notre héros avoue qu'il aurait bien aimé, comme Patricia Kaas, en voler un « pour un mois, pour un an ». En marge de ce défilé masculin, on trouve la mère, celle de tous les courages, à commencer par celui de l'exil, et toujours cette passion salvatrice pour la culture, qu'elle soit populaire ou classique, d'Iran ou de France, théâtrale, musicale, littéraire, cinématographique ou télévisuelle.

Pendant le premier volet du triptyque, *Touch Me*, celui de l'enfance presque candide, album de souvenirs et de photos consacré au père, le public est prié de s'asseoir au sol pour mieux écouter la voix de l'acteur, préenregistrée. Pour que le récit continue de se faire entendre, il faut qu'une série de spectateurs consentent à toucher l'interprète, immobile et muet. Dans la deuxième partie, *Taste Me*, celle de l'adolescence tumultueuse, un souper traditionnel en hommage à la mère, le spectateur est une fois de plus invité à écouter la voix du narrateur, mais cette fois en dégustant un repas des plus réconfortants. Bien que Gurshad Shaheman soit un comédien fort charismatique et que ses chroniques soient admirablement tournées, il faut reconnaître qu'il est décevant, et parfois longuet, d'avoir à se contenter d'un enregistrement.

Heureusement, le troisième volet de la soirée, *Trade Me*, celui des désillusions de l'âge adulte, donne à entendre, en direct, la voix de l'acteur. Dans le boudoir rose et étincelant qui se trouve au centre du plateau, théâtre des 1001 ébats du héros devenu prostitué, des spectateurs sont tour à tour, par tirage, invités à s'immiscer. Descente aux enfers, suivie d'une remontée vers la lumière au son de l'instrument sublime de la Callas, cette dernière partie, truffée de références aux précédentes, scelle notre complicité avec le créateur, confirme notre communion avec son histoire.

«Pourama Pourama»: rencontre du troisième type

[Accueil] / [Culture] / [Théâtre]

Photo: Marie-France Coallier Le devoir Le créateur Gurshad Shaheman s'intéresse à la question, «encore assez compliquée», de l'intégration. «Qu'est-ce que ça signifie de vivre aujourd'hui en France en étant homosexuel, artiste et en ayant une [origine] autre ?»

Marie Labrecque
Collaboratrice

Le théâtre, c'est entendu, n'existe que dans la rencontre avec les spectateurs. En trois pièces solos, incluant un repas, étalées sur quatre heures et demie, le comédien et auteur Gurshad Shaheman orchestre un contact d'un ordre tout particulier, conviant le public à partager son histoire et « à inventer de nouveaux rituels ».

Pourama Pourama fait défiler son parcours : enfance en Iran, adolescence en France, où sa mère s'est exilée lorsqu'il avait 12 ans, puis l'entrée dans l'âge adulte, « libéré des deux parents », dans un contexte où l'attaque du 11 septembre 2001 est venue bouleverser durablement les rapports Orient-Occident. « C'est une quête identitaire, résume Gurshad Shaheman, rencontré quelques heures après son arrivée à Montréal. À la trame familiale se mêle l'histoire de l'Iran depuis la révolution. Mais c'est toujours vu en contre-plongée, par l'oeil d'un enfant, à partir de l'intime. On voit comment la grande Histoire forge nos personnalités, comment nos vies et nos corps sont [traversés] par la politique. »

Le créateur issu de l'Azerbaïdjan iranien, donc turcophone, s'intéresse à la question, « encore assez compliquée », de l'intégration. « Qu'est-ce que ça signifie de vivre aujourd'hui en France en étant homosexuel, artiste et en ayant une [origine] autre ? » Il s'inscrit en faux contre le concept de double culture. La sienne est composite mais unique. « J'ai une identité qui s'est construite par couches successives. Ça comporte ses contradictions, mais sa richesse aussi. J'ai mis longtemps à accepter d'être cette chose hybride. Maintenant, je la revendique, mais ça n'a pas été un chemin simple. »

Shaheman se réclame en tout cas de la langue de Racine. « Ce que je fais est profondément pétri de culture française. » Et nourri par ses lectures des autofictions de Jean Genet ou d'Hervé Guibert.

Son spectacle, qui s'est construit depuis 2012 un solo à la fois, utilise l'image exotique de l'Orient, mais pour la transformer. « L'exotisme est une distance, qui est à la fois présentée, consommée, puis déjouée au fil de la pièce. » Cet autre « qu'on pense si différent nous ressemble très fortement, en fait ».

À chaque partie de Pourama Pourama, campé dans trois espaces distincts du théâtre d'Aujourd'hui, correspond un dispositif différent « qui résonne très fortement avec le

propos ». Le triptyque progresse aussi vers une théâtralité grandissante. Dans Touch me, écrit à une époque où l'interprète était « en révolte » contre le théâtre, s'y sentant brimé comme créateur, Gurshad Shaheman ne fait aucun des actes attendus d'un acteur : parler et bouger.

> “ Pendant que je t'offre mon histoire, qu'est-ce que tu me donnes en échange ? Il y a aussi ça dans le rituel. On ne peut pas être consommateur de ma pièce, on est obligé de s'impliquer. Le théâtre est le lieu où reposer la question du vivre-ensemble, et de ce qu'on y met chacun.”
>
> — Gurshad Shaheman, comédien et auteur

Touchez-le

Enregistré, son récit raconte sa relation avec un père peu démonstratif, un ingénieur qui emmenait le petit Gurshad sur le front de la guerre Iran-Irak, où il réparait les routes. Et pour que la bande-son continue à défiler, que l'histoire avance, il faut que des spectateurs viennent toucher le comédien… « La première fois, j'étais tétanisé : je pensais que les gens allaient me frapper, qu'ils allaient trouver ça indécent », se rappelle-t-il en riant. Ils ont plutôt été émus. Et les réactions de chaque participant font le spectacle : « Est-ce qu'il va me toucher les cheveux, me masser le dos ? D'une fois à l'autre, les rituels diffèrent complètement. » Mais rassurez-vous : les spectateurs, que l'artiste considère comme ses invités, ne sont jamais contraints.

Avec Taste me, consacré à sa mère, Gurshad Shaheman « récompense » le public en lui servant un repas iranien de son cru. Puis, dans Trade me, segment traitant « d'histoires d'amour, passionnelles ou tarifées », les élus désignés par tirage sont invités à le rejoindre pour un tête-à-tête à l'intérieur d'un cube en tissu. Le reste du public peut voir et entendre le duo, leurs silhouettes esquissant des « présences spectrales » qui évoquent la nature floue du souvenir. « Je crée littéralement des images fantômes. »

L'auteur, qui créera cet été au Festival d'Avignon une pièce basée sur les récits d'artistes forcés à l'exil à cause de leurs idées ou de leur identité sexuelle (« des histoires de guerre mais aussi d'amour »), croit que pour traiter des sujets actuels, l'artiste doit trouver de nouvelles manières de raconter, « inventer des formes capables de les faire entendre ».

« La question du dispositif m'intéresse énormément au théâtre. Si un spectateur se déplace, c'est qu'il est prêt à vivre quelque chose de différent de ce qu'il vit devant la télé. Et il ne s'agit pas seulement de raconter un récit, mais de comment on le construit ensemble. Pendant que je t'offre mon histoire, qu'est-ce que tu me donnes en échange ? Il y a aussi ça dans le rituel. On ne peut pas être consommateur de ma pièce, on est obligé de s'impliquer. Le théâtre est le lieu où reposer la question du vivre-ensemble, et de ce qu'on y met chacun. »

Publié le 30 mai 2018 à 11h38 | Mis à jour le 30 mai 2018 à 11h38

Pourama pourama: à corps ouvert

Gurshad Shaheman dans *Pourama pourama*
PHOTO FOURNIE PAR LE FTA

Dans un très beau spectacle de plus de quatre heures intitulé *Pourama pourama*, Gurshad Shaheman nous invite dans sa vie, son histoire, celle de ses parents et de son pays d'origine, l'Iran. À corps ouvert sur le fleuve intranquille de sa vie.

Autofiction. C'est ce à quoi on pense en assistant aux trois spectacles - *Touch Me, Taste Me, Trade Me* - en un de l'auteur-acteur français d'origine iranienne Gurshad Shaheman. Biographique ou non, l'écriture limpide, belle, métaphorique et parfois crue nous donne accès à un artiste qui se livre à coeur et corps ouverts.

«C'est ma vie et ce n'est pas ma vie. Tout est passé dans la moulinette de l'écriture. Par le truchement de la littérature, les choses sont transfigurées. Je me sers du matériau de ma vie pour l'amener ailleurs. Ce n'est ni une biographie ni un aveu», nous a-t-il expliqué avant le spectacle.

La première partie traite de la petite enfance et de la relation avec le père. La deuxième parle de la relation avec la mère à l'adolescence, et la troisième est celle du début de l'âge adulte.

«Ça traite du moment où l'on s'émancipe de l'influence des deux parents. Il y a aussi un aller-retour avec l'histoire. Enfant, j'ai connu la guerre Iran-Irak. Avec ma mère, je reviens sur les événements de la révolution iranienne et le choc des codes lors de mon arrivée en France. La troisième partie porte sur les histoires d'amour et, à travers la figure des différents amants, je récupère le politique et septembre 2001.»

RENCONTRE. *Pourama pourama*, c'est surtout une rencontre du troisième type avec un homme qui a souffert d'un père froid et autoritaire et qui a demandé, jusqu'à ce jour, qu'on le touche au figuré et au propre. Les spectateurs se prêtent au jeu facilement. Émus, pour la plupart.

«Tout est fait pour que l'auditoire se sente à l'aise. Il n'y a pas d'inconfort posé par l'intimité du récit. Je respecte la pudeur de mon auditoire.»

Après le premier de deux entractes, Gurshad Shaheman, portant robe noire et talons hauts, nous invite à la cuisine pour nous parler de sa mère. Avec quelques assistantes, il nous sert un plat traditionnel iranien avec riz, salade et vin. C'est la fête! Et ce, même si hurlent dehors guerre et ayatollahs.

INTIMITÉ. Si la voix de l'acteur est enregistrée dans les deux premières parties, il nous raconte ensuite sa jeune vie adulte en direct. Laissant entrer quelques spectateurs un par un dans sa chambre, il traite de ses amours, des plus romantiques aux plus «tarifés». Il est à Paris et se prostitue pour survivre. D'interdit au début, son corps est devenu public.
La force de ce spectacle est de ne jamais verser dans l'apitoiement. Le récit est autant un voyage intime douloureux qu'une extraordinaire aventure de migrant. Un passage à l'âge adulte tumultueux, mais aussi le processus détaillé de l'éclosion d'un papillon multicolore.

«Je ne me substitue pas à l'émotion de l'auditoire. Je laisse chacun tirer les conclusions qui s'imposent à lui. J'ai mis très longtemps à conquérir ma propre liberté et ce n'est pas pour l'imposer aux autres. Chacun est libre. Je partage un point de vue, certes, mais je ne l'impose pas.»

HOMME À TOUT FAIRE. Spectacle engagé dans le sens où l'artiste nous émeut avec une histoire vraisemblable sans quatrième mur. Gurshad Shaheman est cet homme à tout faire qui reste au milieu des spectateurs. L'échange peut commencer.
«C'est politique, mais pas dans le sens entendu. Je ne revendique rien d'autre que ma place. En ça, c'est politique.»
Au centre de tout, l'expérience du corps. Comment on vit, comment on expose, et ce qu'on fait avec le corps, notamment, dans l'espace public.
«Ça arrive souvent que les gens, à la fin du spectacle, me parlent d'eux, de choses similaires qu'ils ont traversées dans leur vie, de leur relation à leur corps, c'est assez touchant en général. Comme c'est assez dense, les gens ne retiennent pas les mêmes choses, tout dépendant de leur sensibilité.»

Touche-moi, goûte-moi, je me vends au plus offrant

PAR NATHALIE DE HAN LE 31 MAI 2018 CRITIQUES DE SPECTACLES,THÉÂTRE

Le comédien Gurshad Shaheman nous convie à Pourama pourama, un cabaret narratif très spécial et touchant, une succession de trois seuls en scène admirablement écrits où il déshabille l'âme de son personnage et cuisine pour 75 spectateurs. Présenté en première nord-américaine, au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, dans le cadre du FTA, jusqu'au 31 mai.

Gurshad Shaheman est l'un des lauréats 2017 du volet Hors les murs de la Villa-Medicis – Institut Français, un programme de recherche et de création destiné à favoriser la mobilité à l'international des créateurs. Né en Iran, Français d'adoption, il fréquente la prestigieuse École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille (ERACM) et se fait remarquer au Festival d'Avignon. Il vient d'interpréter Hermione dans Andromaque de Racine, sous la direction de Damien Chardonnet-Darmaillac et participe activement à la scène artistique queer de Bruxelles et de Paris, où il produit ses propres évènements appelées Cabaret dégenré. Gurshad Shaheman manie la plume avec aisance et propose pour sa première incursion en sol nord-américain sa trilogie Pourama pourama, un spectacle initiatique des plus intéressants, qui regroupe les solos *Touch Me, Taste Me,Trade Me* – et, en sus, un repas iranien.

Il y a, dans l'écriture de Gurshad Shaheman un peu du souffle de celle de Wajdi Mouawad, une analogie soutenue par la construction d'une mythologie personnelle à laquelle l'auteur nous convie, où se télescopent l'Histoire et la vie de famille de tous les jours. La guerre du Liban provoquait le départ de la famille de Mouawad ; la guerre Iran-Irak, la chute du Shah et la révolution islamique qui propulse l'ayatollah Khomeini au pouvoir, celle de Gurshad Shaheman. Dans le premier solo *Touch Me*, nous découvrons cette période mouvementée de l'histoire vue à hauteur d'enfant et rencontrons les personnages marquants de cette période de la vie de l'auteur interprète : un père dur et silencieux, une mère résignée et tout un gynécée de tantes et de grand-mères. La guerre, la montée de l'islamisme radical est évoquée par la bande : un morceau de l'asphalte encore chaude ramassé par l'en-

fant à la périphérie d'un trou d'obus, l'éclair noir des tchadors dont ses tantes doivent maintenant s'accommoder. Enregistré, le texte est diffusé dans une des salles du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui où on nous a entraînés (il y aura un lieu par solo) pendant que Gurshad Shaheman tourne comme un fauve en cage. Il fixe le public de ses yeux brillants, son corps n'est que tension, il est aussi expressif qu'un enfant qui souffre dans sa chair de l'amour qu'on lui refuse.Sur l'air de *Touch Me* de Samantha Fox, l'interprète demande aux spectateurs de venir près de lui et de le toucher. Ils ont une minute pour le rejoindre. Sinon, la performance s'arrête aussi sec. La menace conserve au spectacle son rythme et les spectateurs succèdent les uns aux autres. La vengeance est douce au cœur de l'enfant.

Dans *Taste me*, la seconde partie du spectacle et grâce aux confidences de Gurshad Shaheman, nous vivons avec l'adolescent son rapport pudique au corps, inhérent aux familles conservatrices. La première fois où il ose se doucher sans sous-vêtements, ses premiers émois. Par petites touches, là encore, il évoque l'hypocrisie de la société iranienne, tiraillée entre morale religieuse, sexe, drogue et prostitution. Puis, c'est le passage à l'occident, la découverte et l'assimilation d'une nouvelle culture et les moments comiques qui viennent avec et dont découle le titre du spectacle – Pourama signifie en fait pour un mois, pour un an, et c'est un vers tiré d'une chanson de Patricia Kaas. L'adolescent grandit, découvre qu'il aime les hommes. Et les arts, puisqu'il décide de faire son entrée à l'École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille (ERACM).Avec la frénésie de la jeunesse, Gurshad Shaheman assume son homosexualité. Il y a un poil de provocation dans la sensualité de l'interprète. Quand il sert de la vodka et ondule au son de la musique, on dirait que ce sont les encore les ultra religieux iraniens qu'il toise : « Comme toutes les femmes de la famille, je cuisine à merveille » répète-t-il à quelques reprises en nous prépare sa recette d'élection.

Dans la troisième et dernière partie *Trade Me*, nous retrouvons le performeur dans un espace fermé par des paravents translucides, qui affiche tous les signes d'un endroit réservé aux rencontres tarifées. « Je ne suis pas capable de dire non » répète ponctuellement l'auteur interprète pour expliquer le glissement de ses activités. Sur toile de fond de voyages et d'amants internationaux, Gurshad Shaheman expérimente la différence et l'après septembre 2001. Là aussi, les spectateurs sont invités à jouer au voyeur et à aller vivre un court spectacle privé avec le performeur et ils se suivent les uns aux autres, tenaillés par la curiosité. Derrière cette auto fiction, on comprend aisément qu'il est aussi question de la probité de l'artiste et du devenir de l'art. Gurshad Shaheman prend le temps d'installer son le rythme de son spectacle et ça fonctionne – l'audience reste suspendue à son récit pendant plus de quatre heure et demi. L'expérience tient du théâtre, de l'installation sonore, du stand up et de la performance. Le spectacle laisse un petit gout amer mélancolique mais pas désagréable, loin de là. C'est rétrospectivement à l'édification de la sensibilité d'un artiste que nous assistons, avec tous ses tenants et aboutissements.

Pourama pourama, de Gurshad Shaheman est présenté en première nord-américaine,au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, dans le cadre du FTA, jusqu'au 31 mai.

Pour un mois ou pour un an

PAR SEBASTIEN BOUTHILLIER · MAI 30, 2018

L'Iranien Gurshad Shaheman livre le récit intime de sa vie dans un spectacle-marathon de 4 heures 30 où il sert au public à souper.

Ce n'est pas une thérapie parce que Gurshad est libéré. Au lieu de nous asséner son spectacle comme une gifle, il propose qu'on lui fasse l'accolade. Cet artiste a dompté son passé pour livrer une sublime performance. Pourtant, il partage bien plus qu'un repas avec la soixantaine de convives en étalant le drame de son existence. De l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge adulte, nous écoutons ses secrets extirpés de la guerre Iran-Irak ou des cabines de prostitution.
L'enfant redoutait son père : «Petit, il me faisait peur. Il était froid. Il ne me cajolait pas. Il était d'une pudeur excessive qu'il m'a transmise. C'était un ingénieur travaillant à la reconstruction des routes sur le front. Un jour, il m'a emmené au front pendant la guerre. Comme on emmène son enfant au bureau. Ce voyage a été un élément constructif de ma sensibilité, en tant qu'homme et en tant qu'artiste.»
La vieillesse et la maladie de son père inverseront les rôles, ce retournement constitue l'universalité du spectacle, selon l'artiste. En trois actes comme une tragédie, *Touch Me*, *Taste Me* et *Trade Me* : trois spectacles solos dictent aux spectateurs le programme de la soirée, le mode d'emploi de Gurshad pour que le récit continue.

En effet, le public touche Gurshad pour qu'il déroule son enfance dans le premier spectacle. Nous goûtons ensuite sa cuisine, héritée de sa mère, dont il assume lui-même le service dans la confidentialité de la petite salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui. Chaque convive peut enfin pénétrer dans sa chambre quand il témoigne de ses années de prostitution, mais aussi de ses sincères premiers amours.

Pourama pourama, le titre réfère à Patricia Kass, que Gurshad tentait de comprendre en même temps qu'il apprenait la langue à 12 ans, après son arrivée en France. La performance livrée par cet homme bouleverse, sa résilience édifie. L'exil d'Iran n'est peut-être qu'une antithèse illustrant le retour vers soi à travers les relations parentales et amoureuses où la passion de l'âme exulte par tous les pores de la peau.
Si Gurshad Shaheman est bouleversant, il enrobe délicatement son histoire dans un fin écrin d'humour pour en adoucir l'âpreté. Le spectacle commence sur les airs de Samantha Fox et se conclut avec Casta Diva, extrait du bel opéra Norma de Bellini.

Pourama pourama, jusqu'au 31 mai au Théâtre d'Aujourd'hui dans le cadre du Festival TransAmériques.

SCÈNES

L'impressionnante vitalité du Festival Trans Amérique de Montréal

06/06/18 16h28

Le plus important festival de spectacle vivant d'Amérique du Nord, le Festival Trans Amérique, s'achève sur un bilan qui n'a d'égal que la qualité et la variété de sa programmation.

(...)

Autre artiste et non des moindres, distingué par le Festival Trans Amérique, le Français Gurshad Shahehan qui, avec ***Pourama Pourama,*** dresse le récit intime d'une histoire entre l'Iran et la France, d'une enfance et d'une adolescence, d'une éducation, de la norme imposée, intégrée et des tentatives ensuite de déconstruction d'une histoire personnelle, historique et sociale pour se découvrir soi-même. Pour trouver sa place. Et il l'a trouvée sa place, puisqu'on le retrouvera en juillet prochain au Festival d'Avignon avec sa nouvelle création ***Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du Prophète.***

Hervé Pons

De l'importance de la communion

29 mai 2018 — Jérémy Laniel

Pourama pourama, un spectacle de Festival Les Rencontres à l'échelle – Les Bancs Publics (Marseille), texte, conception et interprétation de Gurshad Shaheman; regard dramaturgique de Youness Anzane; scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy; lumières et direction technique d'Aline Jobert. Au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui (Montréal) jusqu'au 31 mai.

Dans sa plus récente trilogie, l'écrivain suédois Jan Kjaerstad réfléchissait longuement sur la construction des êtres, se demandant s'ils sont la somme de plusieurs évènements marquants ou la résultante d'un unique moment aux allures de chocs. L'auteur et interprète d'origine iranienne Gurshad Shaheman loge clairement à la première enseigne. En présentant Pourama pourama, une pièce de quatre heures trente réunissant trois solos, Shaheman nous convie à bien plus qu'une représentation théâtrale ou une performance artistique. Le temps d'une soirée, il nous invite à communier avec lui. Catharsis identitaire sur des airs de Gougoush, Pourama pourama est un moment d'une grande générosité comme on en offre peu, une rencontre réelle où le théâtre devient presque accessoire, et où Gurshad Shaheman, lui, touche au sublime.

I WANNA FEEL YOUR BODY

Relatant une enfance iranienne au cœur de la révolution, la première partie de ce triptyque se penche sur la figure du père. Avec Touch me, Shaheman dépeint un père comme on dessine un inconnu qu'on a pourtant su aimer. Le public est installé par terre sur des coussins et l'interprète se place au centre du groupe, alors que sa voix préenregistrée résonne et relate différents événements ayant formé l'enfance, différents moments ayant contribué à créer la figure du père. Alors qu'on écoute attentivement ce florilège de souvenirs, Shaheman, lui, s'installe derrière un « Vodka bar » et convie tout le monde, en silence, à venir se chercher un verre. Un peu plus tard, sur un écran, un décompte d'une minute s'affiche avec un avertissement : en l'absence de contact physique d'ici la fin dudit décompte, la performance s'arrêtera. Ainsi, à plusieurs reprises, des spectateurs se sont levés pour prendre la main de l'interprète, le serrer dans leurs bras, s'asseoir à ses pieds, etc. Lui demeure debout, immobile, en silence.

Avec Taste me, le public migre vers le troisième étage du théâtre, dans la salle de répétition, où Shaheman nous attend, habillé en femme, bouteille de rouge à la main. Par table de cinq, on prend place. Selon le même procédé que lors du premier solo, sa voix préenreg-

istrée nous raconte cette fois-ci son arrivée en France, pour y rejoindre sa mère qui s'y est exilée. De l'enfance, on passe désormais à l'adolescence et à la découverte de la culture française. Devant nous aux chaudrons, Shaheman sert des plats pour tout le public, alors que les souvenirs défilent pour cerner la figure maternelle, celle dont les ambitions universitaires furent brisées par la révolution iranienne. C'est avec Jean-Louis, l'amant de sa mère, que Gurshad aura ses premières aventures homosexuelles, dans un Paris où cette liberté appartient au domaine du possible. Malgré son mutisme, l'interprète occupe toute la pièce de son charisme, lui qui toise le public de son regard tantôt coquet, tantôt malin.

LES HOMMES QUI PASSENT

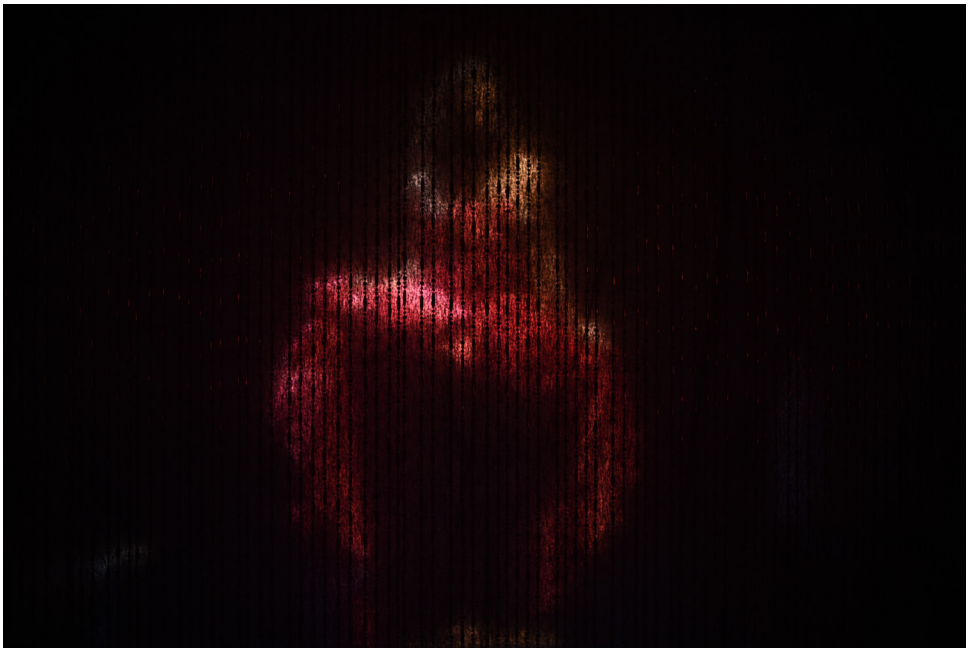
Pour la troisième et ultime partie, c'est dans la salle principale du théâtre que nous nous retrouvons, assis autour d'une pièce meublée qui rappelle le studio cannois qu'il a habité, ainsi que les diverses chambres d'hôtel qu'il a visitées. Dans Trade me, Shaheman est devenu adulte, libéré des figures parentales. L'homme fréquente l'école d'acteurs de Cannes et de Marseille. La parole elle aussi est déliée, alors que pour la première fois de la représentation il nous parle directement. C'est à cette époque qu'il cherche le corps et l'amour sur divers réseaux de rencontre où, petit à petit, il se prostituera. De ceux qui l'ont aimé à ceux qu'il a aimés, aucun détail n'est épargné pour amener le public au cœur de l'intime. Chaque spectateur ayant reçu un coupon de tirage lors de l'entrée en salle, les chiffres sont tirés à répétition pour nous convier un à un à venir le rejoindre dans cette chambre, le temps d'un souvenir.

Si la présence scénique de Gurshad Shaheman semble faire tenir à elle seule ce solo de plus de quatre heures, ce serait dommage de ne pas relever l'intelligence des dispositifs de mise en scène utilisés durant la représentation. Quoique criants de simplicité, la majorité des choix scénaristiques sont d'une immense efficacité. L'appel au sens tactile pendant Touch me parvient, en silence, à créer une tendresse spontanée entre le public et l'interprète, mettant du même coup en relief un manque inhérent à la relation paternelle. Le repas, quant à lui, nous invite aux rapprochements, déconstruisant par un geste de quotidienneté les codes d'une représentation théâtrale, tout en insufflant efficacement un doux apport culturel à ce récit migratoire. Si la voix préenregistrée pendant les deux premières parties pouvait sembler passive, elle prend toute sa cohérence lorsque celle de l'âge adulte se trouve libérée du fardeau du souvenir et parle, sans fard, du lieu de l'intime. En défilant finalement un à un dans la chambre lors de Trade me, le spectateur devient un instant l'ancien amant, le client.

Des parfums d'Iran aux plages de Saint-Tropez, de la révolution iranienne jusqu'au 11 septembre, d'un parent à un autre, d'un homme au suivant, sur scène, Gurshad Shaheman prend forme, prend vie, existe. La générosité du partage auquel il invite le public le temps d'une représentation permet de saisir à nouveau l'étendue de l'acte théâtral. Au-delà des dramaturgies et des interprétations, des décors et des jeux de lumière, le moment partagé prime sur tout. Ici, aucune figure d'autorité, aucun génie s'adressant à des fervents, simplement un moment passé ensemble, comme une soirée entre amis, un hommage à la tendresse des êtres. Pourama pourama nous rappelle que le théâtre ne peut ignorer le caractère essentiel de cette rencontre, le temps d'une soirée, entre des artistes et un public.

Comment Marion Siéfert et Gurshad Shaheman jouent avec les spectateurs

PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT



Seule en scène, elle signe « 2 ou trois choses que je sais de vous » ; seul en scène, il signe « Pourama Pourama ». Il s'exhibe ; elle se cache. Tous deux déplacent en douceur la notion de spectateur.

« Faites vite, ça va commencer », m'avait dit la caissière d'un théâtre multi-salles de la rive gauche. Je grimpais les escaliers, poussais une porte, la salle était plongée dans le noir. Sur scène, dans une faible lumière, un acteur au visage anguleux et aux yeux comme hallucinés, disait son texte, doucement, comme si une voix intérieure remontait jusqu'à ses lèvres. A tâtons, je m'asseyais, j'écoutais. Puis, à la faveur d'un changement de lumière sur le plateau, la salle s'éclaira quelque peu, je regardais autour de moi : j'étais seul.
Cela me tétanisa. Avant que je ne sois assis devant lui, l'acteur jouait devant une salle vide. S'en était-il aperçu ? Regardant le plus souvent vers les projecteurs, on bien cassant son corps et comme cherchant son texte au creux de lui-même, à qui parlait-il ? A lui-même ? Aux dieux du théâtre ? Aux spectateurs absents ?

Touch me

Seuls en scène, le sont aussi Marion Siéfert et Gurshad Shaheman, mais eux ne sauraient se passer de spectateurs. Les « seul(e)s en scène » des humoristes parlent au public en le regardant, usent de tous les ressorts pour le faire rire. Siéfert et Shaheman procèdent autrement. Même si le public est réuni dans une salle, elle et lui s'adressent à chacun de ses membres. Les spectateurs sont au cœur du spectacle que chacun de ces deux artistes vient de présenter dans le cadre des cinq « Soli » au CDN d'Orléans.

Sous le titre *Pourama Pourama*, magnifiquement énigmatique, délicieusement sonore et portant en lui-même son propre miroir, Gurshad Shaheman réunit trois « performances d'une heure », chacune relatant une période de sa vie. Ce n'est qu'après avoir écrit « dans des temporalités différentes » ces « trois entités indépendantes » qu'il s'est aperçu qu'elles formaient un ensemble. Il songea alors à les réunir.

Touch me raconte son enfance dans son pays, l'Iran, alors en guerre avec son voisin, l'Irak, pays frontalier où se situe Kerbala, lieu saint des chiites. La figure du père est dominante dans ce premier volet. Gurshad Shaheman ne s'en tient pas à ses rapports avec son père pendant l'enfance. Il fait des sauts dans le temps, voici le père qui arrive en France pour se faire soigner dans le pays où son fils a choisi de vivre.

L'acteur nous accueille en distribuant à chaque spectateur un masque semblable à celui qu'il porte lui-même en haut de son front et chacun va en faire autant. On prend place sur des coussins ou sur l'une des chaises disposées ici et là formant un vague cercle autour d'une table couverte de verres. Tandis que son récit commence en voix off, il remplit les verres. Le récit s'interrompt. Gurshad nous invite d'un geste à venir nous servir au « vodka bar ». Délicieux moment de détente. Le théâtre s'éloigne ou plus exactement trouve sa place exacte : celle de l'entre-deux.

Plat iranien

Le récit reprend. L'acteur se tient debout parmi nous. Comme un épouvantail. Silencieux, comme ailleurs, il ne bouge pas. Le récit s'interrompt. Un panneau lumineux indique « touch me ». Après quelques instants d'hésitation, un des spectateurs se lève et va toucher l'acteur. Aussitôt le récit reprend. Le spectateur retourne à sa place, le récit s'interrompt. Et reprendra lorsqu'un autre spectateur viendra toucher qui la main, qui le bras, les cheveux, certains allant jusqu'à s'adosser à lui. C'est aussi simple que cela. Un jeu, une connivence, et plus encore. Une grande tendresse s'établit comme d'elle-même entre les spectateurs et l'acteur et à travers lui avec cet enfant qu'il fut, ballotté par l'Histoire et fessé par son père autoritaire. On le touche et son récit nous touche.

Dans la seconde partie, *Taste me*, c'est l'adolescence, l'exil avec sa mère loin de son pays, l'éveil des sens. Le dispositif est plus classique : un repas. Habillé en femme, Gurshad Shaheman cuisine devant nous un plat iranien, ses gestes suivent, en le ponctuant, le déroulement du récit. Puis il remplit les assiettes, sert un à un les spectateurs (quelques personnes viennent l'aider). L'éveil des sens s'émonde en métaphores.

Trade me est le titre de la troisième partie. Le père et la mère s'éloignent, l'acteur est en France et vit son homosexualité de bien des façons : rencontres amoureuses, rencontres tarifées, rencontres imprévues, et parallèlement le théâtre grandit en lui. Commerce du sexe et jeu des apparences. L'acteur se tient au centre d'une pièce dont on ne voit qu'à demi ce qui se passe à l'intérieur. Les spectateurs sont disposés tout autour de cette chambre qui est aussi une cage, un backroom. Chacun a reçu un numéro à l'entrée et celui dont le numéro s'affiche est convié à entrer dans la chambre (des numéros jokers cassent la règle et celle ou celui qui veut y va). Seul ou en présence d'un invité, Gurshad Shaheman poursuit son récit à l'aide de bouquets de fleurs, de vêtements et de fléchettes. Chemin faisant, chaque spectateur est devenu un compagnon de voyage.

Ce qui nous accompagne de bout en bout, c'est la voix de l'acteur veloutée par le micro et comme détachée de son corps, cet étrange dialogue entre les deux, cette vraie vie comme chuchotée qui lorgne vers le conte persan si l'on veut, la romance si l'on veut (remember Patricia Kaas). Elle panse les plaies du vécu et, partant, enchante *Pourama Pourama*.

(...)

les inRocks
Hors série septembre 2016

l'enfance vive

Artiste multiforme, **Gurshad Shaheman** livre une histoire intime et bouleversante, convoquant son père, sa mère, l'Iran, la France et la littérature.

Pourama Pourama
les 21 et 22 octobre à 19 h, à Bordeaux
(Manufacture Atlantique)

J'ai toujours cherché ma place. Je suis iranien mais de parents azéris, nous sommes turcophones. Mes parents ne parlaient que le turc à la maison. Nous vivions à Téhéran et j'ai appris le persan à l'école. La communauté azérie en Iran est l'objet de toutes les blagues : l'idiot du village est forcément un Azéri. Déjà dans ma ville natale j'étais un déclassé, je ne trouvais pas ma place."

Gurshad Shaheman vit aujourd'hui à Bruxelles. Acteur, auteur, metteur en scène, artiste de cabaret…, il est à l'image de son écriture : fractal. Sans ancrage, mais certainement guidé par une bonne étoile, son parcours est une somme d'histoires bigarrées qui, mises bout à bout, le rendent terriblement romanesque.

Un parcours qu'il retrace dans *Pourama Pourama*, spectacle composé de trois parties : *Touch Me*, *Taste Me* et *Trade Me*. Longtemps après avoir été interprète, assistant de metteurs en scène, traducteur, il décide d'écrire sa propre histoire. *"J'ai eu le déclic au MoMA à New York, à la rétrospective consacrée à Marina Abramović, notamment devant le film de Matthew Akers,* Marina Abramović : The Artist Is Present. *J'ai été frappé de voir comment cette artiste répercute l'histoire de son pays et du monde à travers des formes très personnelles, épurées, mettant toujours son corps en jeu. A cette époque, j'avais déjà travaillé avec Réza Barahéni, que je considère comme le plus grand écrivain iranien d'aujourd'hui, et traduit ses poèmes qui font exploser la grammaire. Je voulais moi aussi tenter de faire exploser les codes, mais je n'y arrivais pas sur scène. En voyant Marina Abramović, je me suis dit qu'il suffisait de ma propre présence*

portrait

"quand je suis arrivé en France, j'ai très vite compris que ma survie dépendrait de mes efforts pour intégrer les normes"

pour que ce soit intense. Il y a eu aussi Edvard Munch. A la fin de sa vie, il a une tache dans l'œil, quand il peint un paysage, il peint la tache dans le paysage parce que c'est ainsi qu'il le voit. Adulte, acceptant peut-être enfin de voir sa propre "tache", Gurshad Shaheman se lance dans un récit autobiographique composé pour la scène, une vaste épopée intime en triptyque.

"Un jour, un festival m'a proposé une carte blanche. Je me suis demandé quelle était ma 'tache dans l'œil', *mon regard particulier et premier au monde. Je me suis retourné vers l'enfance. La question du père est venue en premier. Pendant la guerre Iran/Irak, mon père m'a emmené au front ; j'avais 6 ans. Peut-être déformés, les souvenirs de ce voyage, seul avec lui, sont très précis. J'avais peur de lui. Il était très autoritaire et froid. Il ne me touchait jamais, sa pudeur était excessive. En écrivant, je me suis rendu compte que le nœud de notre relation était la distance physique, avec toute la symbolique de l'éloignement. Il est en Iran, je vis ici. Il ne parle pas le français qui est devenu ma première langue..."*

Dans *Touch Me* (touche-moi), Gurshad, seul au milieu d'un espace sombre où les gens peuvent s'installer à leur guise, sert à boire et attend que l'on vienne le toucher pour que le récit de son enfance, liée à sa relation au père, s'entende et se dévide. Dans *Taste Me* (goûte-moi), deuxième partie du triptyque, c'est à sa mère qu'il se consacre, en cuisinant et en donnant à goûter une recette familiale. *"Ma mère a beaucoup changé entre ma prime enfance et mon adolescence. Elle était une femme soumise lorsque nous vivions avec mon père. Il décidait de tout. Elle essayait de protester mais sa voix était immédiatement balayée. Elle a divorcé lorsque j'avais 11 ans et décidé de venir en France avec ma sœur et moi. Elle est aussi cette femme qui a pris ses deux enfants et quitté l'Iran avec un visa de tourisme, sans savoir ce qui allait lui arriver."*

Avec *Trade Me* (négocie-moi), Gurshad consacre la dernière partie du spectacle à sa vie de jeune homme libre, fruit de cette éducation tendue entre le père et la mère, l'Iran et la France, découvrant le théâtre et son corps, mais cherchant toujours sa place.

"Quand je suis arrivé en France à l'âge de 12 ans, j'ai très vite compris que ma survie dépendrait de mes efforts pour intégrer les normes. Je dévorais la littérature, et tous les samedis j'empruntais à la médiathèque des CD de chansons françaises. J'ai fait une année de maths sup après le bac, mais mon rêve était de devenir écrivain. Adolescent, je faisais tous les concours de nouvelles en disant à mes parents que si je gagnais j'arrêterais les maths ; mais je ne gagnais jamais ! J'étais un garçon très introverti. Je faisais un peu de théâtre au lycée pour vaincre ma timidité, et puis j'ai passé le concours du conservatoire de Toulon par amour, c'est comme ça que tout a commencé..."

Pourama Pourama est le récit d'une histoire entre l'Iran et la France, d'une enfance et d'une adolescence, d'une éducation, de la norme imposée et intégrée, et des tentatives ensuite de déconstruction d'une histoire personnelle, historique et sociale, pour se découvrir soi-même, trouver sa place. *"A 38 ans, je suis au début du chemin qui est le bon. Je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été, en adéquation avec mes multiples environnements. Je ne cherche plus ma place, ça fait des vacances dans la tête..."* **Hervé Pons**

photo Renaud Monfourny

LES LETTRES *françaises*

Anaïs Heluin - Mai 2016

La possibilité d'un « je »

L'autofiction est un baromètre parmi d'autres de la liberté d'expression. Si en Occident elle est depuis son invention dans les années 1970 l'objet de débats récurrents, elle ne fait pas partie du champ des possibles en Iran. Surtout si le « je » qui cherche à s'exprimer sort du cadre autorisé par la République islamique. S'il revendique son appartenance à une minorité. *Pourama Pourama*, de Gurshad Shaheman, n'aurait pu voir le jour en Iran. Pas même sous sa seule forme littéraire. Sans formuler cet impossible, le comédien et metteur en scène le donne à appréhender à travers un triptyque. Grâce à trois dispositifs singuliers, entre théâtre, installation sonore et performance, il décline dans « Touch me », « Taste me » et « Trade me » la difficulté à se dire sur un plateau.

Il questionne, comme les titres l'indiquent, les rapports narrateur/spectateur suscités par le récit intime qu'il livre par fragments, sans hésiter à en pointer les zones malsaines. Les tentations exhibitionnistes d'un côté. Voyeuristes de l'autre. Écrit en français, *Pourama Pourama* est le fruit d'une adaptation de l'auteur à sa nouvelle existence imposée par la révolution des ayatollahs, que ses parents ont fuie alors qu'il n'avait que douze ans. Si cette vie française lui permet de raconter son homosexualité sur une scène, le spectre de la transgression traverse son récit. Sa langue simple et belle. Car c'est elle qui prime. En voix off, elle occupe seule les dix premières minutes du spectacle. Lorsque l'artiste apparaît enfin pour servir aux spectateurs des vodkas fraise, elle continue de défiler en voix off, coupée de son corps. Les trois parties du spectacle sont alors autant de tentatives pour recréer du lien entre présence physique et narration. Pour réparer la faille créée par l'exil.

Dans « Touch me », Gurshad Shaheman exige des spectateurs qu'ils viennent le toucher pour que l'histoire de son enfance se poursuive. Récit – toujours en voix off – des premières expériences sexuelles et des relations mère-fils, « Taste me » se déroule pendant un repas où l'auteur et acteur se donne symboliquement à manger au public. « Trade me », enfin, décrit une période de prostitution. Dans une cage semi-opaque, Gurshad reçoit un par un les spectateurs qui le désirent. Il parle, cette fois. À travers cette progression du lien entre corps et texte, *Pourama Pourama* dessine la conquête d'un « je ». La construction d'une identité riche d'un ici et d'un là-bas. Ingénieusement mise en scène, l'instrumentalisation de l'Autre nécessaire à cet édifice ne va jamais jusqu'à faire violence.

Gurshad Shaheman a beau exposer son intimité, il laisse en effet le choix à chacun de s'en emparer ou non. Si on ne peut parler de partage – le spectateur ne livre de lui que sa proximité physique –, il y a dans cette performance-fleuve une grande douceur dans la manière de narrer le domaine de l'intime. Gurshad Shaheman a beau mettre en avant les mécanismes qui régissent son rapport au public, il parvient à envelopper celui-ci de sa fiction pétrie de réel. Des chants de Googoosh aussi, qui rythment avec bonheur la soirée.

Anaïs Heluin

Pourama Pourama, de et avec Gurshad Shaheman.
Vu à L'Échangeur, à Bagnolet (93).

THÉÂTRE(S)
ÉTÉ 2017

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

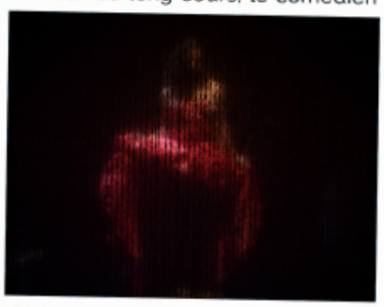
LES COUPS DE CŒUR DES PROS

JULIEN PEBREL / MYOP

ROMARIC DAURIER
Directeur du Phénix, scène nationale de Valenciennes (59)

POURAMA POURAMA
Gurshad Shaheman

«Nous avons, avec cette pièce en triptyque, le sentiment de voir naître un auteur devant nos yeux, une écriture singulière qui m'a rappelé la force de Jean-Luc Lagarce. Dans ce travail d'autofiction au long cours, le comédien



d'origine iranienne prend la parole sur quelques épisodes constitutifs de sa vie, de sa petite enfance à son entrée dans l'âge adulte. Gurshad Shaheman est seul en scène et convoque ces fantômes du passé, avec la complicité du public saisi par tous ses sens : le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe, la vue bien sûr. C'est un parcours sensible de presque 7 heures. La mise en scène est virtuose et ciselée, mêlant performance, installation sonore et visuelle, interaction avec le spectateur, au service de la fiction. Il fait partie d'une nouvelle génération d'auteurs en France que j'aime beaucoup – je pense aussi à Tiphaine Raffier ou Yuval Rozman – qui renoue avec une écriture engagée, moins formelle que dans les années 1990.»

LES INROCKUPTIBLES
19/12/2015

les inRocKuptibles

Les meilleurs spectacles 2015 selon la rédaction

par Hervé Pons

1. Het Hamiltoncomplex mise en scène Lies Pauwels
2. Des arbres à abattre mise en scène Krystian Lupa
3. Richard III mise en scène Thomas Ostermeier
4. Antoine et Cléopâtre mise en scène Tiago Rodrigues
5. Pourama Pourama mise en scène Gurshad Shaheman
Epopée intime, épique, initiatique et familiale du Franco-Iranien, qui démêle et retisse les liens entre petite et grande histoire.

INFERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

GURSHAD SHAHEMAN

«Je» est androgyne...

Gurshad Shaheman, acteur et traducteur par ailleurs, a commencé à créer des performances il y a deux ans. Un projet qui témoigne d'un rapport au monde qui en passe par un rapport au corps intime. Un projet courageux car rien n'est plus sujet à malentendu que de partir de l'intime, du biographique donc, que de travailler l'autofiction et c'est ce que Gurshad Shaheman fait.

Le mot « autofiction » est déjà en littérature l'objet d'un tel procès récurrent, inculpé de narcissisme odieux... Le juste débat sur l'autofiction porte plutôt sur la question de savoir si l'alchimie de l'écriture en fait le médium d'un corps intime ou pas. Il s'agit de mettre en scène l'élaboration d'un « je » suivant l'hypothèse qu'elle est la condition à la possibilité d'une prise de parole, donc d'une prose de position, donc d'une action ou d'une activité dans le monde. Les œuvres autofictionnelles ont pour effet de transmettre alors ce désir d'un « je », de contaminer l'intime de qui reçoit l'œuvre, de la convoquer. Une politique du « je », une politique de l'art, et c'est là bien plus politique que des œuvres plus directement contestataires de l'ordre du monde. Au théâtre, qui est aussi une foire aux vanités, l'autofiction est encore plus difficile à faire résonner, tant la voie autofictionnelle peut cacher un narcissisme en souffrance. Mais c'est aussi là que cette politique du « je » peut se déployer pleinement, en corps, par la condensation de la parole et du corps. Touch me et Taste me en sont l'illustration magnifique.

La mise en « je » de l'intime, chez Gurshad Shaheman, met au jour un espace partagé, un espace commun, public, entre lui et les spectateurs et entre les spectateurs, au travers des performances à connotation participatives. Dans Touch me qui regarde le rapport au père dans la petite enfance, les spectateurs se voient remettre un masque à l'image du père de Gurshad Shaheman et ont la possibilité de venir toucher ce dernier, qui reste immobile, exposé, s'ils veulent que continue son histoire qui est enregistrée et diffusée.

Dans Taste me qui raconte plus le rapport à la mère, Gurshad Shaheman nous reçoit dans un petit cabaret-restaurant, nous sert du vin et des plats qu'il cuisine, toujours sur le principe de la diffusion de son récit, de la séparation du corps et de la voix ou la mise en scène d'une voix intérieure, celle la plus intime avec laquelle chacun se parle en secret. L'écriture de Gurshad Shaheman est de l'ordre du récit autofictionnel, restitué à travers une trame narrative non chronologique avec des chiasmes temporels, des réminiscences de l'enfance enchassées dans des bribes de récit au présent, ou de d'adolescence et du début de la vie de jeune homme pour Taste me. Paradoxalement l'énergie, la tension, la temporalité dramatiques viennent d'un accent narratif quasi romanesque, qui est porté aussi par des chansons iraniennes ou turques. Ulysse raconte un périple dont il n'est pas revenu, aussi au sens de ne pas en croire ses yeux, tant la constitution de son identité et l'émergence de son « je » est lié à l'exil.

A douze ans, arrivé en France avec sa famille fuyant la révolution des Ayatollahs, Gurshad Shaheman se jette à corps perdu dans le français, dans la culture française, pour pouvoir rester et rester. L'exil chez lui est politique mais il devient aussi sexuel en devenant adulte et en prenant conscience d'une homosexualité. Dans Taste me, le travesti de Gurshad Shaheman a la particularité d'être barbu : cette figure étrange devient évocatrice d'un monde indo-européen perdu, d'un

INFERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

monde enfoui, celui où les contraires n'étaient pas séparés, celui où souffrance et plaisir allaient ensemble. Un autre monde. C'est depuis là que Gurshad Shaheman regarde le monde. Le récit autofictionnel n'est pas un procès, ni une analyse, mais qu'un voyage vers soi-même, un voyage sans fin, sans cesse relancé. Un troisième volet est en préparation, *Toute chair*. « Je souhaite évoquer comment je me suis approprié mon corps », précise Gurshad Shaheman.

Marie-Mai Corbeil

Entretien avec Gurshad Shaheman

Inferno : Comment en êtes-vous venu à concevoir ces deux performances ?

Gurshad Shaheman : Sabrina Weldman m'a fait la proposition en 2011 pour le festival 2OA. Cela a été dans la continuité de mon parcours. Je suis acteur. Je dis les mots des autres, je travaille avec des gens que je n'ai pas forcément choisis, je porte des costumes qui ne sont pas les miens. J'ai fait des mises en scène en sortant de l'ERAC, un Lagarce, un Copi mais ça me frustrait aussi. Parallèlement j'ai eu un lien à l'écriture très vite, en devenant le traducteur de Reza Baharoni. Mais le déclic, c'est une exposition de Marina Abramovic à New York. Elle racontait un rapport au monde. J'ai cherché à savoir par où passait mon propre rapport au monde. Au bout d'un moment, c'est l'image de mon père qui s'est imposée, mon père qui m'a emmené à 4 ans au front pour me montrer la guerre. Il y avait l'exposition de Edouard Munch à Rasebourg. Munch à la fin de sa vie avait une tache dans l'œil. Or il peignait cette tâche. Du coup, l'endroit d'où il regarde le monde devient extrêmement sensible dans l'œuvre. Et c'est cela - une vision absolument personnelle et intime du monde transparent dans l'œuvre - qui me bouleverse. J'ai voulu travailler à comment mon histoire vécue et l'Histoire subie impactent mon intimité. Comment le monde et son bruit se répercutent dans mon corps et comment les éléments cataclysmiques agissent et se répercutent dans l'intimité de mon cerveau.

Vos performances ont une qualité remarquable. Dans Touch me, vous mettez même en scène le désir du spectateur d'entendre mais aussi de toucher. Et dans Taste me, nous dégustons une spécialité ironique que nous nous avez préparé.

J'ai fait que l'implique le corps du spectateur, que je le mette à l'endroit de ce dont je parle. Dans Touch me le contact est essentiel, puisque je parle d'un corps que mon père ne touchait pas, du rapport très embarrassé que mon père a à son propre corps. Et dans Taste me, ça parle de ce secret sexuel que vous évoquiez dans votre texte critique, le gustatif n'étant pas loin du sexuel. Dans les deux, on croit entrer dans une

INFERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com

bio et on est amené dans une autre histoire, celle du corps, de l'intime, qui est plus anonyme qu'on ne le croit. Mais ce glissement ne peut être supportable que s'il s'insère dans une atmosphère qui a quelque chose d'une fête. Mon histoire peut être dure comme beaucoup d'autres mais ça raconte comment je me suis construit avec des choses difficiles. Il n'y a pas de règlement de compte avec mon passé. Il y a aussi un travail sur la douceur, sur l'intériorisation pour le spectateur. J'ai séparé ma voix et mon corps pour rendre possible de me regarder, de projeter sur moi l'image d'une mère ou d'un père.

Comme une séance à soi seul ?

Oui, forcée ou inconsciente. En tout cas, pas un soi unifié. Parce qu'on ne se connaît pas quand on est enfant.

Pour faire ma on ne doute pas de voir une créature féminine alors même que tu as un visage barbu. Dans ce que représente l'androgyne, avec ses origines indo-européennes, c'est comme si vous faisiez apparaître une figure archaïque, une réconciliation du fé minin et du masculin sans lutte.

Il ne s'agissait pas de singer ma mère. La moitié de moi c'est elle. Un est tous à 50% de femme et à 50 % homme. C'est une logique aussi devant ce qu'on entend. Jospin par exemple pendant le mariage gay qui affirme que le monde est « structuré entre hommes et femmes ». Toute cette bêtise. Ça est bien plus compliqué que ça. Ce n'est pas parce que je porte une robe, que je dois mettre du rouge à lèvres. Ce n'est pas un brouillage des signes, c'est plus un retour aux origines, comme vous dites. Bizarrement, plus je fais les choses simplement et au plus proche de moi, et plus je me rends compte combien je deviens subversif.

Oui c'est un autre réagencement, c'est politique, dans ce monde indo-européen avec ses vieilles légendes, qui recouvrent l'oralité du monde historique, c'est ce moment où on sépare les choses.

L'homme/la femme, le bien/le mal, ces schémas religieux qu'on nous inoculque dès l'enfance. Je vois ça aussi depuis la langue persane où il n'y a ni féminin ni masculin et même à la troisième personne. Le mot désigne aussi bien un homme qu'une femme, les adjectifs ne s'accordent pas.

Ce qui se dégage, c'est un légèreté, dans le texte, « romantisme enfoui ». Dans l'écriture même, il y a un ton de l'ordre de la mythologie personnelle. Il y a là du jeu entre soi et « je ».

J'ai été l'interprète, l'ami et le traducteur de Reza Baharani. J'ai pu voir comment sa vie était transposée dans ses livres, et en même temps bien sûr comme cela s'est produit. Il travaille beaucoup à construire sa mythologie. Il y a du jeu. Même si le matériau de base est ma propre vie, à la fin c'est un matériau. Je réfléchis à comment je fais résonner les choses. Par exemple, je fais correspondre la révolution iranienne et l'accident de voiture de ma mère, alors que dans les faits, ils ne sont pas arrivés ensemble. Mais ce n'est pas un moyen de me débarrasser de mon histoire encore une fois, mais de mieux recevoir les choses.

Propos recueillis par **Mael Mel Corbel**

Photos Boris Villenoly

Gurshad Shaheman : un inoubliable voyage sensoriel aux racines de l'intime

Écrit par Julie Cadilhac le lundi 24 octobre 2016

Nous sommes à la croisée du théâtre et de la performance. Le triptyque "Touch Me", "Taste Me", "Trade Me", fruit de plusieurs années d'écriture et de recherche, s'est joué d'abord par morceaux. Quatre heures trente de spectacle s'annoncent. Appréhension. Pourtant, lorsque la lumière se rallume à la fin, comme lorsque l'on prend congé d'une belle rencontre, on serait bien resté davantage en compagnie du captivant Gurshad Shaheman qui nous regarde dans les yeux! Sa voix le précède. Empreinte de sensualité et de légèreté grave.

Touch Me. Gurshad Shaheman évoque la figure paternelle, empêtrée dans des représentations masculines archaïques et une pudeur telle qu'elle désoriente et blesse l'enfant qui témoigne et l'adulte qui se souvient: " Des lèvres qui n'embrassent rien d'autre que du vide." Ce manque de masculin sera une quête perpétuelle. La suite des volets confirme cette analyse psychanalytique, même si elle n'est qu'une lecture à laquelle on ne peut pas seulement réduire ce passionnant travail introspectif et artistique.

"Les effusions de sentiments lui sont insupportables.
Je le vois qui arpente la place. A la perspective de l'étreinte imminente, son corps se crispe. (...) Son corps a parlé pour lui, malgré lui."

Une voix off (qui n'est autre que celle du comédien) nous propulse naturellement à Téhéran. Si Gurshad est physiquement présent sur le plateau, il n'existe pour l'instant que dans les mots du souvenir et le contact que lui offrent les spectateurs. L'évocation de ce père qui "supervise des chantiers à la frontière irakienne" s'opère en parallèle de la mise en place des réalités politiques et militaires de l'Iran.

"La guerre est une donnée parmi d'autres. (...) Tant qu'elle ronronne, on vaque à nos occupations."

"L'Iran avant la Révolution m'apparaît comme un paradis perdu.(...) Je ne comprends pas pourquoi mes parents ont tant oeuvré à abolir cette fête."

Taste Me se focalise sur la figure maternelle, aux rêves brisés par la contraction d'un mariage à l'âge de dix-huit ans et l'Histoire de son pays natal soumis à un régime totalitaire et islamiste radical. Gurshad cuisine tandis que la voix off poursuit son récit autobiographique. Tandis que les papilles se délectent des saveurs du plat préparé, on entend le quotidien d'un enfant bercé par des musiques orientales et françaises, l'on découvre les transgressions à la loi opérées dans l'intimité des maisons et s'invitent de nouveaux personnages dans la poursuite d'une adolescence moins préservée...jusqu'à l'anecdote finale avec Jean-Louis, en guise de dessert, qui dérange nos estomacs.

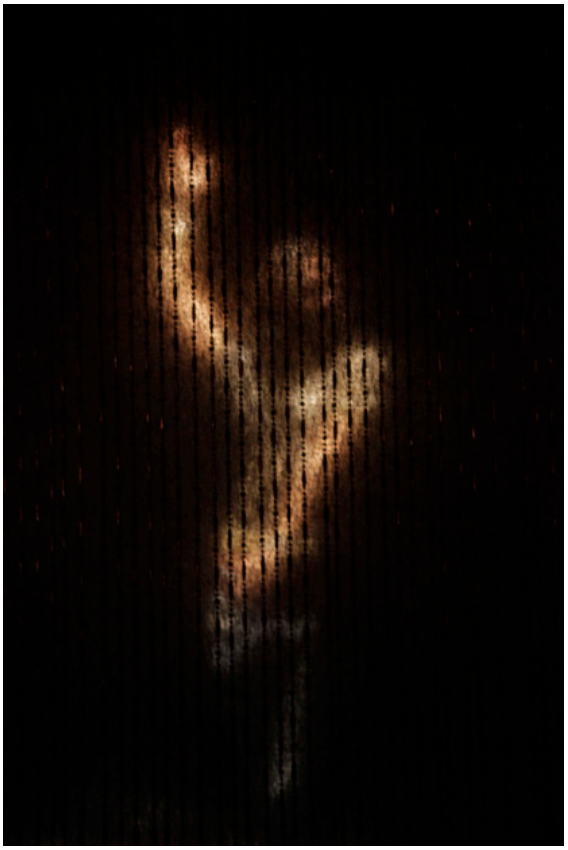
"Pour ma mère, les humiliations d'ici-bas sont bien plus importantes que les menaces de l'au-delà."

Trade Me. L'on se concentre maintenant davantage sur le produit des deux identités précédemment décrites. Qu'est Gurshad au sortir de l'adolescence? Une somme complexe de désirs contraires, d'ambitions peu définies et contrariées. Dans ce volet, on perçoit d'abord la teneur tragique de la fatalité : nous sommes le résultat contingent d'un vécu sur lequel nous n'avons eu, nous n'avons et nous n'aurons jamais de prise. De ce bagage affectif, culturel, historique, social et familial, nous tirons un moi aussi multiple que balotté. Celui de Gurshad, déraciné et s'opposant plus ou moins consciemment à la figure du père, se noie dans les amours tarifiés, se renie dans une passivité décisionnelle et s'efface dans des étreintes d'amants éphémères. Les mots savamment choisis évitent le vulgaire et le sordide, ne font percevoir qu'un cri étouffé. Conclusion et aboutissement d'une époque. Le chemin à parcourir ne fait que commencer, l'individu poursuit sa construction...La fin annonce une rédemp-

tion, une sublimation, une transcendance. Que l'on constate puisqu'on est au centre d'un dispositif artistique. Plutôt que d'utiliser "le rituel des larmes", l'individu a choisi d'autres armes pour se protéger de l'absurdité et des douleurs de l'existence.

"Je ne suis que la coupe dans laquelle tu ne bois que le nectar de la faute."

Si le premier volet se vit pour le spectateur avec une bienveillance complice et attentive face à un performer qui partage avec lui ses photographies et ses anecdotes du passé, déjà l'on perçoit la réelle volonté de cette géniale mise en scène de nous impliquer...pour mieux nous embarquer, titiller au plus haut notre empathie, secouer nos représentations et nos clichés, nous faire glisser progressivement dans le rôle d'un spectateur-acteur qui touche Gurshad pour réactiver ses souvenirs, qui se laisse séduire par sa démarche chaloupée, ses moues séductrices et son regard de braise et qui aura envie de traverser le rideau de perles... Oui, Gurshad Shaheman n'est pas qu'un écrivain talentueux, aux mots aussi poignants que percutants, aux images au pouvoir voyageur et à la capacité de faire renaître des mondes disparus. C'est également un interprète au charisme troublant. Lorsqu'il est vêtu d'une robe de femme pour cuisiner et servir le repas, sa sensualité enveloppante et espiègle déstabilise. Sa capacité à toucher le public est impressionnante : chaque spectateur volontaire - ou désigné par le hasard - devient malgré lui un élément sensible dans cette quête de lui-même.



Cette pièce en trois actes est à applaudir également pour ses divers dispositifs : les accompagnements sonores choisis, flirtant souvent avec l'intimité feutrée d'une lumière tamisée, sont particulièrement pertinents . La scénographie s'adapte à la perfection à l'ambiance désirée. Dans "Trade me", ce carré-alcôve, pans de tissus que caressent des rideaux de perles roses, assorti de lumières savantes, suffit à exacerber les sens ; le fait de deviner ce qui se trame, en transparence, crée le trouble chez le spectateur qui, tétanisé à l'idée d'être désigné au début du processus, souhaiterait vivement y entrer ensuite. Brillante métaphore technique qui crée la frustration et rappelle sans doute à quel point la vie est loin d'être limpide.

"Pourama, Pourama" est le récit d'un être déraciné et en proie à de multiples culpabilités qui ont tissé une toile dans laquelle le prisonnier n'oppose pas de résistance. Au fur et à mesure des volets, Gurshad nous fait réaliser l'importance de la sensorialité et du charnel dans notre construction personnelle...Nous sommes faits des caresses de nos parents, de nos amants, des plats que nous mangeons, des frissons qui nous parcourent et lui qui a ressenti la fragilité de l'existence au coeur de la menace de la guerre exprime peut-être avec plus de vécu et donc d'acuité cette urgence de vivre malgré tout. De sentir et de ressentir. Au gré donc de multiples expériences sensorielles partagées (toucher, manger, écouter, boire), cette pièce nous invite à la fois avec douceur et sans tabou à un voyage autobiographique où l'on est placé au centre du dispositif. Une autopsie à coeur ouvert où l'émotion de l'Histoire se vit au travers de la lucarne d'une destinée individuelle. Un témoignage à la portée stomacale simple comme le refrain d'une chanson de Samantha Fox, de François Feldman ou de Patricia Kaas. On concluera par une phrase de l'auteur-interprète : "Il y a des visages qu'on n'oublie pas". Celui de Gurshad en fera partie désormais.

"Cela me prendra des années de prendre le contrôle de mon corps."

INFERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

« POURAMA, POURAMA » : GURSHAD SHAHEMAN, UN IRANIEN HORS-FRONTIERES AU FESTIVAL DES ARTS DE BORDEAUX

Publié par infernolaredaction le 27 octobre 2016

Dire que « Pourama Pourama » est un choc serait affadir la nature même de « l'expérience » vécue. Double expérience que celle proposée à La Manufacture dans le cadre du Festival des Arts de Bordeaux. Celle vécue par celui qui, quatre heures et demie durant, remet en jeu l'itinéraire de son enfance iranienne gâtée par les circonstances historiques jusqu'à son exil tourmenté en France, sans rien taire de l'intime mêlé à la grande Histoire. Mais aussi celle vécue par le spectateur – la dénomination est ici inappropriée – entièrement happé et qui est invité à entrer physiquement et mentalement dans l'histoire autofictionnelle de Gurshad Shaheman dont la voix profonde, mise en relief par un micro amplificateur d'émotions, fait effet de philtre envoûtant.

En trois actes – comme dans la tragédie – le performeur au charme troublant (en jean et T-shirt ou en petite robe noire, bas résilles et escarpins) nous convie à le suivre jusqu'au bout de la nuit des archives livrées par sa mémoire. Une expérience en live de cette recherche du temps perdu qui ne peut laisser sur la rive.

D'abord **Touch me (Acte I)**, au titre évocateur, se présente comme la recherche de souvenirs épars, « supportés » par quelques photos émergeant progressivement des ténèbres de la mémoire où elles s'étaient lovées. Plongé d'abord dans un noir total, on entend ce petit garçon devenu depuis adulte nous confier : « Je remonte les années… Je suis enfermé dans mon corps d'enfant, celui de la honte, celui qu'il faut faire taire… J'ai quatre ans. Mon père est parti sur la frontière irakienne. Je vis avec la guerre. Je me vois au pied de la machine à coudre de ma mère. Je suis une poupée pour mes cousines. Pénuries de nourriture, alertes qui nous précipitent dans les abris, coupures d'eau. Mais moi je ne souffre pas de cela, ma vie est heureuse dans ce gynécée ». Puis, de sa voix chaude, il égrène les moments heureux de sa prime enfance, où sa jeune mère de vingt-trois ans, cheveux sans foulard, l'emmenait dans sa voiture sur les hauteurs de Téhéran, là où « les gardiens de la révolution ne montaient pas si haut ». Et puis, sa voix se trouble. Son père ingénieur revient du front. Les rires se taisent, le silence les remplace ; les légos de construction effacent la machine à coudre ; les disques « légers » de sa mère, relégués au placard, laissent place aux vinyles de moustachus à barbe affectionnés par le père. L'Iran d'avant la révolution lui apparaît alors comme un paradis perdu…

Pause sur images sonores. Sur le refrain des chants révolutionnaires, nous sommes invités à boire un verre… Puis le récit reprend. La mémoire se fait plus haletante, plus chaotique mêlant plusieurs périodes. Se détache celle où son père l'emmène avec lui sur le front… Sa mère lui manque. Son père lui interdit les pleurs. Nuit de cauchemar dans les containers sans lumière. Soleil harassant des après-midis. Obus qui traversent le ciel dans un sifflement strident. Et ce père qui le confie inconsidérément au gardien… L'interdit le plus lourd pèse sur la nudité. Aucun moment de tendresse, ne serait-ce qu'un simple contact entre les peaux du père et du fils.

Touch me, en lettres géantes, apparaît, accompagné du commentaire « A défaut de contact physique, cette performance s'arrête dans une minute ». Tour à tour, l'un d'entre nous répondra à cette invitation de « toucher » le performeur, comme si ce contact corporel (le bras, le pied, la tête…) était le baume qui réparait ce qui avait fait défaut à l'enfance. Le ré-

cit reprend… Raclées données par son père à l'adolescence, ce corps qu'il faut contraindre et surtout ne pas montrer. « Ma pisse, ma merde, mes larmes, n'ont pas le droit de couler… Rien ne doit sortir par le haut du corps, comme rien ne doit entrer par le bas… Grosse inflammation « à six heures »… Je fais fonctionner mon corps dans les deux sens. Je suis libre… ». Projection de mots chargés d'une intensité émotionnelle à fleur de peau, projection de photos de l'enfant tenant une mitraillette et de l'adolescent au corps gracile. Eclats brisés de mémoire vive.

Taste me (Acte II). Nous nous sommes maintenant transportés dans le grand hall de cette ancienne Manufacture de Chaussures transformé pour l'occasion en salle à manger. Assis par petits groupes derrière des tables basses, nous sommes conviés à goûter une spécialité iranienne préparée devant nous par Gurshad, et arrosé de vins servis par lui. Dans une petite robe noire seyante et chaussé d'escarpins (la tenue de sa mère à qui est dédié ce repas), tout en nous informant des rituels culinaires de son pays, il nous parle de la figure centrale de cette mère, contrainte à abandonner ses ambitions universitaires du fait de la nouvelle constitution iranienne basée sur la charia. Il nous confie son attachement à elle et sa méprise à lui sur le sens des paroles d'une chanson de Patricia Kaas qui passait en boucle (les hommes qui passent… pour un mois, pour un an), entendues comme « pourama, pourama » (titre donné au spectacle). Cette mère qu'il affectionnait tant – et la réciproque était tout aussi vraie – qu'il en épousa les désirs jusqu'à se laisser, lui, troublé par la beauté d'un steward auquel elle n'était pas insensible. Par la suite – il a à peine quatorze ans – il tombera amoureux de Jean-Louis, l'amant de sa mère au sexe amputé, qui l'initiera au plaisir des caresses.

Trade me (Acte III). Autre déplacement exigé par le commerce de soi. On est maintenant dans l'espace des représentations de la Manufacture, la salle où sont donnés habituellement les spectacles. Mais là le dispositif n'est pas frontal, ce n'est en effet pas de « spectacle » dont il s'agit mais d'une expérience d'une autre nature qui se poursuit. Répartis autour de l'espace central occupé par une « pièce » dont les cloisons, en partie translucides, sont constituées de tentures orientales jouant avec le montré-caché, nous avons vue sur cette backroom dans laquelle le performeur va collectionner les rencontres masculines. Maelstrom de désirs à fleur de peau…

Xavier, pour lequel il abandonne les bras d'une fille, Xavier et les affres de la jalousie. Pierre, l'homme aux voitures de luxe. Le deuil d'un grand amour, celui de Xavier, l'annonce d'un départ… Et puis, à Cannes où il vient d'être reçu au concours d'art dramatique, la rencontre d'Hassan, le choc… Jusque-là les frontières de son intimité étaient préservées : le français était la langue de la drogue et des clients tarifés, l'iranien celle de son enfance. Tout s'effondrait d'un coup, le passé remontait à la surface comme le surgissement dans sa vie présente de quelque chose pouvant s'apparenter à la violence du retour du refoulé… Les plaies du torse de ce jeune soldat iranien tué qu'il faut laver avant de l'ensevelir… Les amants défilent, leurs voix solitaires résonnent dans sa nuit… Les insanités d'usage… Tout s'entremêle.

Et puis Julien, le RG amoureux… Hassan à nouveau… Hassan et les immenses yeux verts de sa femme qui l'ont reconnu lui, Gurshad, comme « sa rivale » dans la villa luxueuse des hauteurs de Cannes où il a été convié par son amant… Une villa payée avec les pétrodollars et les diamants cousus dans les manteaux de la première diaspora ayant fui le régime du Chah… Raffinement de la cuisine iranienne, parfums capiteux et violence des sentiments… Et puis Sébastien, qui a honte de sa nudité d'infirme… Son téléphone est devenu un outil d'asservissement… Le chantage à nouveau d'Hassan, sa brutalité physique et morale… Un petit monsieur timide, comme une marionnette de bois flotté, sa bouche contre la sienne, le goût d'une écorce morte… Six années plus tard, l'appel d'Hassan pour dire combien la chair fraîche est bon marché en Iran où il est retourné après son divorce… Une autre rencontre… Ses démons semblent s'être endormis… La déesse veille sur son sommeil.

Nous participons totalement à cette épopée effrénée où le sexe est tout à la fois objet de plaisir et d'asservissement. En effet chacun ayant reçu un numéro aux portes de la salle, se voit invité à rejoindre le performeur dans sa backroom pour peu que son numéro s'affiche. Au début on retient son souffle, espérant ne pas être désigné par le sort, très vite on souhaite ardemment l'inverse… Des jokers sont accordés pour pouvoir, même sans numéro gagnant, tenter l'expérience.

Ces trois actes successifs constituent une expérience unique qui immerge dans les strates et plis secrets d'un homme-artiste-écrivain-performeur hors norme qui conjugue l'exigence d'un travail théâtral pensé dans ses moindres détails (rien n'est laissé au hasard, les lumières, les sons, la scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy qui abolit les limites entre l'acteur et les spectateurs) à celle d'une langue d'une pureté envoûtante. Happé par ce voyage sans concession au pays d'une enfance iranienne marquée par la guerre, l'amour d'une mère, la froideur d'un père, voyage suivi d'une installation en France où les amours tarifés dans la backroom sont partagés sans tabou, chacun est pénétré par l'authenticité de cette expérience vécue aux confins de l'intime et de l'universel. Un moment d'exception à la rencontre d'une vérité sans fard.

Yves Kafka

crédits photos : Anne-Sophie Popon

INFERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

«TOUCH ME, TASTE ME» : LE DIPTYQUE DE GURSHAD SHAHEMAN
AUX RENCONTRES A L'ECHELLE

Publié par infernolaredaction le 20 novembre 2013

Touch me & Taste me, de Gurshad Shaheman / Bancs Publics, Marseille, aux Rencontre à l'Echelle, Marseille / 15 et 16 novembre 2013.

Une chanson de Googoosh la grande chanteuse iranienne des années 70, un cabaret avec sa boule à paillettes et de petites tables basses de récupération où des bols d'humous et des verres attendent les invités : Taste me de Gurshad Shaheman est l'un des deux volets d'un diptyque sur ses origines iraniennes. Il est consacré à la mère quand Touch me l'est au père.

Gurshad Shaheman est acteur. A sa sortie de l'ERAC, il rencontre le metteur en scène Thierry Bédard qui travaille alors avec l'auteur iranien Reza Bahareni et devient le nouveau traducteur de ce dernier, tout en collaborant au travail de Thierry Bédard, entre autres.

L'an passé, Sabrina Wedjman programma Gurshad Shaheman dans son festival Zoa à la Loge (Paris), pour lequel il créa Touch me. Cette année, c'est Julie Kretzschmar qui l'invite à créer aux Rencontres à l'Echelle des Bancs Publics (Laboratoire d'expérimentations artistiques) qu'elle dirige : Taste me est né.

La place de l'autre. Pour Taste me, Gurshad Shaheman nous accueille en travesti, simplement mis d'une petite robe noire décente et d'une étole d'inspiration perse, nous servant le vin. Comme pour Touch me, le texte est donné par enregistrement, de sa voix propre, avec un travail de la bande son très fin, signé Lucien Gaudion. La création sonore de Lucien Gaudion se fait l'écho de mouvements sismiques internes ou évoque comme filtrées des atmosphères traversées par le récit de vie, donnant un relief hypnotique à la voix de Gurshad Shaheman. Dans Touch me, même dispositif sonore mais pour un autre dispositif scénographique en déambulatoire. Chaque spectateur se voit remettre un demi-masque à l'image du père, démultipliant ainsi le fantôme de cet homme quelque part absent. Le récit relate comme il fut incapable de toucher son petit garçon, figé dans son rôle qu'il était, brutal, et comme effrayé de montrer ses émotions. Bien des années plus tard, en France pour se faire soigner de ce qu'il redoute être un cancer, ce père devra se dénuder devant son fils qui sert de traducteur au médecin ; sous le coup de son humiliation, se craquèlera son masque aux yeux d'un fils qui est déjà devenu un autre depuis son inscription européenne.

Tourbillons. Gurshad Shaheman signe là deux textes au romantisme enfoui. Un romantisme narratif qui donne au récit une teinte d'humour et qui aussi émane de sa propre personne en travesti dans Taste me. Le travesti racontant toujours les légendaires figures qu'il vénère, en révélant les failles de ces adorables. Ce décalage, cette poétique romantique, fleurent aussi une culture orientale prompte à la légende mais déjà perdue. Sous le tendre sourire de Gushad Shaheman en hôtesse maternelle nous préparant le plat préféré de sa mère, sous l'élégance de sa démarche à talons hauts, il y a l'ombre d'un visage endeuillé par la perte du monde perse de son enfance, monde autrefois

INFERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

si vivant et moderne. Apparaît un visage fondu dans la plénitude d'une tristesse qui ne se défend plus d'elle-même, ce visage qu'il expose à certains brefs moments les yeux perdus et qui offre comme un miroir où nous égarer. Cela donne toute sa grâce à son personnage de travesti dont la légèreté aux autres moments n'est ainsi nullement superficielle – ni même feinte comme dans la plupart des numéros de travestis. Ici, cette légèreté est la grâce d'un désespoir qui a été plus loin, de quelqu'un qui a traversé des gouffres et qui peut-être a intériorisé l'orient qui, au fond, n'existe peut-être que comme horizon, aurait-il compris. Le corps est silencieux comme après certaines choses trop difficiles à dire, car impartageables comme certains voyages dont on revient exilé. La voix enregistrée donne résonnance à cette intériorité qui se retourne sur elle-même et habite l'espace scénographique, donnant au décor cabaretique sa dimension autre. Ce qui s'évoque en même temps que cette histoire, c'est le poème du récit d'une identité qui s'est recréée, sur le fil d'une liberté, telle un funambule.

Autofiction. Les deux textes ont la forme singulière d'une autofiction où le vécu est restitué à travers une trame narrative non chronologique avec des chiasmes temporels, des rémémorations de l'enfance enchassées dans des bribes de récit d'adolescence et du début de la vie de jeune homme, le tout réécrit pour redonner au récit son imaginaire romantique, celui finalement d'un Ulysse décalé qui raconte un anti-périple dont il n'est pas revenu (aussi au sens de ne pas en croire ses yeux). C'est à la naissance d'un personnage que Gurshad Shaheman travaille, non pas d'un héros ou d'un fake mais, d'un autre lui-même via une réappropriation de l'identité pour sortir de l'histoire et surtout de l'Histoire subies – d'un autre lui-même qui s'inscrit dans un devenir, dans une réinvention de soi. En fond, se trame l'histoire tragique de l'Iran et son basculement dans un régime autocratique et faisant de la femme que fut sa mère un sous-homme. On entend l'histoire de ce destin qui fut fauché par la révolution des ayatollahs et qui vit son avenir d'avocate rayé de la carte et éprouva un divorce qui la laissa comme asexuée ou excisée, tandis que ses camarades moururent torturés ou disparurent dans des prisons sans portes.

Pas de Je qui ne se départisse de l'Histoire. C'est dans l'entremêlement entre petite et grande histoire que la voix de Gurshad Shaheman se fraie une voie et s'approprie une place autre que celle qui lui était assignée. Une voix modulée par une myriades d'inflexions sensibles où perce le léger humour romantique de la narration. L'exil chez lui est politique mais il est aussi devenu sexuel à l'intérieur même de l'Occident. Cette homosexualité qui le marque s'exprime ici dans son travesti qui a la particularité de demeurer barbu ; cette figure étrange devient presque évocatrice des chevelus guerriers grecs anciens, si j'ose dire. Elle a quelque chose de bien plus complexe que l'expression d'une simple envie d'être femme ou même d'un désir de garder en soi la mère sacrifiée. Si dans Touch me, la composante homosexuelle de son identité est moins l'objet du récit que celle du tourment d'un amour muet pour le père inaccessible, dans Taste me, elle en est le cœur. Comment dès l'enfance, cette identité prend conscience d'elle-même, à la faveur d'un voyage en France et de la rencontre d'un ami français de la famille, et comment elle se reconnaît en cet ami et en même temps trouve une reconnaissance chez ce dernier qui déclenche l'affirmation de soi à travers celle d'un improbable désir inconvenant. Récit qui n'est pas sans extraordinaire : le lien avec cet ami de famille l'amène à en découvrir le secret tragique, secret sexuel. Le récit se déplace vers quelque chose d'intemporel et de mystérieux ; comme si pour qu'un sujet advienne, il fallait à l'aventure de la vie le hasard d'une rencontre avec un être frappé par la fatalité qui deviendrait par cela même initiateur. On est là aux antipodes de l'idée libérale si occidentale du sujet qui, par ses propres liberté et rationalité, pourrait choisir voire créer sa vie à son gré (le « self made man »). Le travail sur l'identité que propose Gurshad Shaheman est sans transcendance idéaliste ; il est une réécriture d'un destin : il passe par l'écriture de soi – la marge de liberté ici est celle d'un courage à faire face à la monstruosité du désir.

Rituels profances. Ce travail d'invention de soi n'a rien d'une création ex nihilo. Il rappelle la « politique de l'autofiction » de Chloé Delaume qui cherche à redonner au Je sa puissance de mouvement, pour contaminer le lecteur : « Au lecteur de savoir où se situe son Je, et quels sont ses moyens de le faire advenir. » (in La Règle du Je, PUF, 2010, p. 82). Les dispositifs des deux performances de Gurshad Shaheman proposent cette orientation par une contamination sensorielle. Dans les deux cas, soit dans Taste me quand Gurshad Shaheman prépare et sert le repas tandis qu'au moment de la dégustation collective et du début de la digestion, il raconte son histoire d'homosexuel, soit dans Touch me quand il nous demande de venir le toucher d'une manière ou d'une autre pour que le récit se continue après nous avoir offert un coktail un peu encourageant et s'être placé parmi nous impassible, il y a bien un dispositif initiatique. Un dispositif d'incorporation ou un dispositif de toucher où le désir d'entendre se dévoile. Dispositifs qui ont la valeur de rituels contemporains profanes, à rebours de tout rituel théâtral conventionnel. Une forme qui invite le spectateur à retrouver les morceaux épars de son propre Je et à chercher à tâtons sa propre voix, en écoutant celle de Gurshad Shaheman qui s'en fait médium. Dans Touch me, les positions des spectateurs, très souvent assis aux pieds de Gurshad Shaheman, composent comme des piétas ou des figures d'anciens tableaux. Le personnage de Gurshad Shaheman en vêtements ordinaires, exposé, devient celui d'une idole thaumaturge, non sans humour. Ici, on joue.

A travers son exil bien réel dans une autre langue, dans une autre histoire, dans une autre vie, Gurshad Shaheman construit la métaphore d'un autre exil, celui de tout Je qui s'élabore en s'extrayant de son histoire subie. Le monde est toujours déjà un peu derrière soi, semble-t-il nous dire, mais et alors ? Son sourire et l'élégance de son hospitalité dans son petit cabaret des milles et une nuit fait de riens nous passent tout le courage pour continuer à être, de même que l'offrande de lui-même dans Touch me. Dans l'ambivalence de cette figure homme / femme qu'il compose dans un récit partagé, il nous invite à nous tourner vers des modes d'être où les passages, où les passations se font fluides.

Mari-Mai Corbel

crédits photos : Barbara Laborde

« (...) **Gurshad Shaheman** nous convie lors de trois performances dans lesquelles il se met en jeu, lui et ses racines. Dans les premiers actes, la parole se fait par l'entremise d'un enregistrement, tandis que Gurshad partage avec nous sa présence. Dans Touch me, il est surtout question de sa petite enfance en Iran avant la révolution, dans le gynécée familial, en l'absence du père. Or, cette douceur originelle bercée par les légendes ancestrales contraste avec la dureté de l'autoritarisme religieux et paternel qui suivront. Le temps d'avant la révolution s'apparente à un paradis perdu, et cerné par les règles ; Gurshad développe une honte vis-à-vis de son corps que son père n'ose effleurer. Il fait alors appel au public qui doit le toucher pour que le récit continue. Ironie du sort, c'est plus tard que se nouera chez le docteur l'intimité avec le père malade.
Changement de décor et de dispositif pour Taste me. Ambiance cabaret pour les spectateurs invités à table à déguster les spécialités culinaires du comédien. On boit et l'on mange tandis que d'une robe et de talons vêtu, il s'affaire aux fourneaux. La lumière est cette fois sur sa mère, jeune fille indépendante rêvant d'être avocate, finalement mariée à 19 ans et dont les ambitions seront brisées avec l'avènement de la charia. Pourtant, un divorce et un exil à Lille plus tard, celle-ci aura finalement réussi son émancipation. Cette partie décrit aussi les premiers émois sexuels de Gurshad, en guise d'introduction au troisième et dernier morceau de la trilogie. Trade me voit Gurshad s'adresser au public directement. Evoluant d'abord autour d'une salle cubique, il y entre ensuite pour mieux raconter ses frasques et ses passes. Les spectateurs, invités un par un à pénétrer dans l'antichambre de sa vie intime, écoutent et figurent ces épisodes amoureux et échanges financiers. Gurshad prend la peau de la diva Gougoush : pas une martyre, mais une sainte.
Trois récits composant sa personne, livrés sans fausse pudeur mais avec délicatesse et un aplomb splendide.
Rendez-vous en janvier pour la suite du périple sur la même ligne de foi…»

Barbara Chossis

RELIKTO 6/10/2017

ENTRER DANS L'HISTOIRE DE GURSHAD SHAHEMAN

C'est à une longue traversée dans le temps et dans l'espace qu'invite Gurshad Shaheman dans Pourama Pourama. C'est aussi drôle que bouleversant. A voir encore vendredi 6 et samedi 7 octobre au CDN de Normandie Rouen.

Le spectacle se termine avec un des plus beaux airs d'opéra, Casta Diva issu de Norma, une partition de Vincenzo Bellini. Et Norma, c'est une histoire de passion amoureuse et aussi de non-dits. Comme celle de Gurshad Shaheman. Avec cette musique, le comédien, artiste associé au CDN de Normandie Rouen, fait un résumé de sa vie et boucle les premiers chapitres.

De la passion amoureuse, l'histoire de Gurshad Shaheman en est traversée. Le comédien se souvient de ses amants. Ceux avec qui il partageait un amour sincère. Et ceux avec qui les rapports étaient tarifés. Des non-dits, il y en a plus encore. Dans la famille de ce garçon né en Iran, certaines choses ne se nomment pas. D'autres sont cachées. Tout cela marque profondément autant l'esprit que le corps d'un adolescent en quête d'identité.

Dans Pourama Pourama, interprété vendredi 6 et samedi 7 octobre au théâtre des Deux-Rives à Rouen, Gurshad Shaheman raconte sa vie. En trois actes. Comme une tragédie. C'est un récit très intime raconté d'une voix profonde. Tout au long de cette pièce, entre théâtre et performance, le comédien invité à entrer dans cette histoire bouleversante, empreinte d'un humour très fin. Lui qui a manqué d'affection de la part d'un père très froid demande au public de venir près de lui et de le toucher sur l'air de Touch Me de Samantha Fox, titre de la première partie. Sinon, « à défaut de contact physique, cette performance s'arrêtera dans une minute ». Acte II : Taste me est consacré à la figure de la mère. Là, les spectateurs partagent un repas iranien cuisiné par Gurshad Shaheman. Enfin, dans Trade Me, voilà le performeur dans un espace aux cloisons translucides, telle une chambre, un endroit idéal pour se confier. Il se souvient de cette vie au rythme effréné pendant laquelle le sexe n'était pas seulement synonyme de plaisir.

Pourama Pourama est une expérience théâtrale. On est vite emmené dans ce voyage sans concession, happé par une langue captivante et une performance étonnante.

I/O GAZETTE 25/05/2017

« (...) au bouleversant *Pourama Pourama* de Gurshad Shaheman — véritable coup de cœur de ce festival — une performance autobiographique de 4h30 où le public est invité à entendre, toucher, boire, manger, sentir, pour une communion au plus près de l'intime d'un acteur iranien que la France a adopté et que le théâtre a sauvé de ses démons. Parfaitement sublime. »
Youssef Ghali, à propos du festival Passages, Metz, mai 2017.

CONTACTS

PRODUCTION
FESTIVAL LES RENCONTRES À L'ÉCHELLE
LES BANCS PUBLICS – MARSEILLE
04 91 64 60 00
WWW.LESBANCSPUBLICS.COM